

ces êtres qui ne savent pas que l'amour véritable est intéressé à la valeur humaine et pas à l'ornement. Siegfried Kracauer est un humaniste qui préfère à l'enjolivement, l'endurcissement, le récit d'expériences réelles, la faim, la misère, la joie, toutes ces choses qui ne s'apprennent pas à l'école mais qui se vivent.

« Celui qui veut transformer doit connaître ce qui transforme » (p. 81). Or, on perçoit bien que, pour Siegfried Kracauer, tout l'ornement chatoyant de la société capitaliste, la publicité, la photographie, les films, les journaux, toutes ces illustrations offrent une continuité aveuglante, une mécanisation rythmée sur le fordisme (voir son analyse des ballets de Tiller Girls, revue américaine à gros succès). Pas de réelles transformations, mais un changement effréné qui ramène à l'identique à la manière de la mode (« celle-ci annule la valeur propre des objets sur lesquels elle étend sa domination », p. 53) Il lui oppose le travail de la mémoire (liée au contenu de vérités vécues subjectivement), l'Histoire discontinue, l'œuvre d'art (ici, il sera repris par Theodor W. Adorno) qui donne forme au réel, qui le relie à un sens et surtout le roman policier (voir l'article « Le hall d'hôtel », article non daté, publié en 1963). Sa position est tragique car l'homme est bien un habitant de l'ici et maintenant, mais il doit sans cesse s'en extraire, se tourner vers un autre royaume. Il faut donc scruter la surface (et non faire confiance au jugement que la société porte sur elle-même). Le moins profond indique les finalités du tout social et de la masse mais également du corps organique qui ne s'y trouve plus en dessous : « Nous sommes pareils à des conquistadors qui n'ont pas encore trouvé le temps de s'interroger sur le sens de leur conquête » (p. 59). Cette conquête est aussi celle de la raison, non pas de la *ratio* troublée, destructrice de la Nature comme du lien social, propre à la modernité capitaliste mais une raison humaniste. Cette raison, s'il est difficile de la saisir dans la prose de Siegfried Kracauer, sans doute est-ce parce qu'elle surgit un peu partout, dans ce grand désordre des extériorités, dans la mise à nu du déclin. Et dans les rues de Berlin, il « n'est pas rare que l'on soit assailli quelques instants par la pensée qu'un jour, sans crier gare, tout va éclater » (« Culte de la distraction », p. 290).

Tanguy Wuilleme
CREM, Nancy-Université
Tanguy.Wuilleme@univ-nancy2.fr

Pierre MOESSINGER, Voir la société.

Le micro et le macro.

Paris, Hermann, coll. Société et pensées, 2008, 260 p.

Analyser un phénomène social, c'est le voir avant de le concevoir. C'est ce que tente de démontrer Pierre Moessinger – professeur de sociologie à l'université de Genève – dans cet ouvrage. En alternant analogies suggestives et réflexion épistémologique, ce dernier tente de mettre en lumière la question du regard en sciences humaines et sociales, notamment en psychologie et en sociologie.

Le premier chapitre – « De près ou de loin, et autres questions fondamentales » (pp. 19-98) – commence par une métaphore décrivant un atterrissage. L'auteur procède à un « zoom » progressif, partant de 10 000 mètres d'altitude pour arriver au sol en décrivant ce qu'il voit. Par cette illustration, il tente de faire comprendre que la distance joue un rôle primordial dans ce qu'il distingue. Proche des choses, on voit les micro-propriétés, « en s'en éloignant, on voit davantage de choses, mais surtout, apparaissent les relations entre les choses, leur organisation ou leur «structure» perceptive » (p. 32). Ce que nous voyons serait-il alors fonction de notre point de vue ? C'est une des questions posées dans cet ouvrage à laquelle il tente de répondre. Inspiré par Jean Piaget qui considère la perception comme une construction, l'auteur donne une première réponse en affirmant que celle-ci n'est indépendante ni de l'expérience, ni de la cognition : « Il faut bien concevoir l'espace pour bien voir » (p. 36).

Revenant sur la problématique des niveaux, l'auteur rejette à la fois les approches relevant d'un « individualisme » ou d'un « holisme radical », parodiant ces approches par une description allégorique, volontairement absurde, d'extra-terrestres qui observeraient notre société afin de démontrer que sa vision « émergentiste » s'oppose à ces deux approches qui amènent à « des conceptions épistémologiques ou ontologiques à éviter » (p. 80), caractérisées par la banalité et la subjectivité ou l'hyper-rationalisme et l'hyper-empirisme.

Pierre Moessinger consacre le deuxième chapitre – « Comme des fils invisibles » (pp. 99-126) – à une description de passants dans la rue,

suivie d'une réflexion sur la meilleure manière de restituer les phénomènes observés, puis essaye de comprendre ce qui assure la coordination des personnes dans ce flux. Distinguant cette foule de passants d'un orchestre, le chercheur tente de différencier le réseau du système. Dans le degré de cohésion, dans la manière de se coordonner ainsi que dans la densité de connexion, il repère autant de caractéristiques qui les séparent. Contrairement au réseau, le système crée une connexion « assez forte pour «tenir» le tout, ou pour permettre son intégration » (p. 125). Par cette position, il affirme s'opposer aux approches systémiques qui, selon lui, font l'amalgame de ces deux manières d'être relié aux autres. L'auteur distingue la catégorie de ces deux notions, du fait que la première ne relève d'aucune connexion.

Dans un troisième chapitre – « Les dynamiques sociales » (pp. 127-200) –, c'est la notion de dynamique sociale qui est interrogée. Ce mécanisme se met en place lors de la création d'un système et avant son « désassemblage ». À travers des exemples comme l'adoption du clavier QWERTY, l'heure d'arrivée d'étudiants à des cours ou le succès d'une pizzeria ou d'un film, il évoque les différentes approches de la dynamique sociale. Selon les approches, cette dernière peut être réduite à une maximisation, considérée comme un phénomène où jouent initiation et hasard, ou bien être uniquement appréhendée à l'aide de l'analyse du rôle des initiateurs. L'explication de cette notion est ensuite soumise aux modèles d'analyse économiques. Et la conclusion de ce chapitre débouche sur l'évocation puis la critique du modèle de Kimann qui explique les changements de situation en faisant intervenir deux variables principales : la probabilité d'être converti et celle de changer d'état de manière spontanée. Pour Pierre Moessinger, ce modèle a pour caractéristique d'être en décalage avec la réalité, mais par son « infidélité féconde [il] permet de comprendre ce que le réel n'est pas » (p. 200). L'auteur s'intéresse aussi aux caractéristiques qui structurent l'interaction. Pour lui, quatre facteurs constituent les piliers de l'interaction : les conduites interindividuelles sont cadrées par des règles et des normes, des rapports de force, des contraintes de l'environnement ou de la situation. Enfin, l'interaction est expliquée par une capacité de décision libre accordée à l'individu.

Les phénomènes sociaux ainsi que leur rapport à la totalité sont abordés dans un dernier

chapitre – « Émergence et fonctionnement de la totalité », (pp. 201-242). Il y a phénomène social dès lors qu'il existe « des coordinations psycho-motrices et socio-motrices et *via* ces coordinations motrices, des coordinations mentales [qui sont à la base d'un système social] et d'un changement de l'état du système » (p. 202). Le phénomène social est donc perçu dans une perspective dynamique, tant dans la conception de l'interaction que dans celle du changement dans un système. L'auteur précise la limite qu'il donne à la notion. Il n'entend par système social que ceux qui sont réels. Il les oppose aux sémantiques et conceptuels qui, selon lui, ne sont pas de véritables systèmes sociaux. Il aborde ensuite la notion d'institution en sociologie et en psychologie. Dans la première discipline, il reproche aux chercheurs de confondre cette notion avec celle d'organisation. Selon le chercheur, Émile Durkheim avait tendance à réifier l'organisation, mais au fil du temps, la sociologie aurait progressé en la matière. Il reproche ensuite aux psychologues d'être aveuglés à cette notion. Ceci viendrait de ce que la psychologie conçoit les individus comme étant « guidés de l'intérieur ou contrôlés de l'extérieur » (p. 209), avec, plus particulièrement pour la psychologie sociale, une dissimulation du facteur institutionnel. La prise de conscience de ce handicap conduirait à relativiser nombre d'études menées dans cette discipline en diminuant considérablement la représentativité des données recueillies et la portée des analyses. Enfin, Pierre Moessinger pose les bases d'une sociologie de la totalité qui expliquerait les conduites en fonction des quatre facteurs cités plus haut et qui mettrait l'accent sur l'émergence. La définition de l'émergence est reprise à Mario Bunge qui l'entend comme une propriété intrinsèquement absente des composantes d'un système. Ce dernier voit chez Émile Durkheim, « qui avait compris que les individus se conduisent autrement dans des systèmes sociaux qu'à l'état isolé » (p. 229), une tentative de saisir le concept d'émergence et de micro-émergence qui a malheureusement été empêchée par une trop grande insistance sur la contrainte. Pour l'auteur, la micro-émergence est le changement de propriétés chez l'individu et l'apparition de nouvelles caractéristiques induites par un changement d'état au niveau macro. Il conclut que l'explication d'un phénomène social est un juste milieu à trouver entre les deux niveaux, macro et micro, qu'elle

doit porter autant sur les systèmes que sur les intentions et les processus qui relient le système à ses parties ou à son environnement. Cette explication par les processus ne doit être ni causale ni téléologique : elle doit contribuer à enrichir la complexité de la connaissance, « la nouveauté ne s'en va pas quand on en propose une explication, mais le mystère s'en va quand on cherche à l'expliquer » (p. 241).

Le principal intérêt de l'ouvrage est de penser la notion de distance et de relation entre les niveaux. L'auteur propose une réflexion de portée générale et une posture originale. Il emprunte à plusieurs disciplines des éléments de théorie qu'il mobilise dans la construction de concepts complexes et dynamiques mais qui peuvent se révéler abstraits et, pour certains, peu opératoires. Dans un livre consacré à une réflexion ontologique et épistémologique, on peut regretter de trouver un état des lieux trop superficiel et tranché des points de vue relatifs aux différentes disciplines constituant les sciences sociales, renvoyant hâtivement la psychologie vers une approche systémique et assignant à la sociologie une vision dogmatique et herméneutique. On peut aussi reprocher à Pierre Moessinger de penser l'émergence et la micro-émergence comme des parties d'un même processus, à savoir l'action de la partie sur le tout ou l'effet d'un élément extérieur sur un système répercuté vers ses membres, laissant peu de marge à la prise en compte de la liberté individuelle dans l'explication de l'action. Reproche qu'il adresse à maintes reprises aux approches systémiques, tout comme le fait de ne pas laisser à l'individu la possibilité d'être lui-même générateur de changement. Malgré ces limites, la vision complexe et transdisciplinaire que propose Pierre Moessinger conduit le lecteur à réfléchir sur l'importance du regard que lui-même porte sur un monde social riche et à lui faire prendre conscience que l'angle de vue et l'échelle conditionnent la sélection des phénomènes qu'il analyse. Voir, c'est finalement mettre en lumière des éléments constituant un monde social riche, simplifier la complexité des mécanismes sociaux qui les ordonnent et les coordonnent. C'est aussi se situer sur un *continuum* reliant l'interaction élémentaire à la macro-structure.

David Hoff

CREM, université Paul Verlaine-Metz
davidhoff@laposte.net

Laurent MUCCHIELLI, dir., *La frénésie sécuritaire. Retour à l'ordre et nouveau contrôle social.*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Sur le vif, 2008, 138 p.

Laurent Mucchielli, sociologue au CNRS, est définitivement connu en tant que spécialiste des questions traitant des représentations politico-médiatiques de la violence dites « urbaine ». Reconnu par ses pairs, il dirige le Centre de recherches sociologiques sur le droit et les institutions pénales (CESDIP). Pour la direction de l'ouvrage collectif *La frénésie sécuritaire. Retour à l'ordre et nouveau contrôle social*, il se concentre sur l'étude des discours médiatiques générés autour des thèmes « insécurité », « immigration » et « tolérance zéro » depuis les années 2000 dans l'Hexagone. Pour comprendre un malaise social devenu manifeste, diverses contributions de spécialistes issus de divers champs (sciences humaines, droit ou autres domaines de la statistique...) proposent de dresser un bilan général de l'évolution des politiques de sécurité des différents partis au pouvoir depuis le début du troisième millénaire. Laurent Mucchielli précise la problématique : la politique du gouvernement de gauche jusqu'en 2001 fut « relativement équilibrée et ambitieuse ». Le fer de lance de cette doctrine préconisait une réponse à la délinquance juvénile, un renforcement de la présomption d'innocence, une nouvelle réflexion sur l'état des prisons, plus de moyens pour la justice, la création d'une police de proximité et davantage de réprimandes envers les violences sexuelles. En parallèle, pour la droite, on assistait à l'établissement d'une « pensée unique catastrophiste » via un double langage politisé et médiatisé. Cette pensée se construit sur un sempiternel *leitmotiv* : « rien ne va plus », la délinquance « explose », leurs protagonistes sont « de plus en plus jeunes » et « de plus en plus violents », les parents « démissionnaires » et les juges « laxistes » quand le chômage et les institutions ne semblent aucunement la conséquence de ces effets (pp. 5-17). Ainsi, pour expliquer ces nouveaux bouleversements dans le cadre post-électoral de 2002, les chercheurs distinguent cinq processus dans lesquels un (des) aspect(s) du mécanisme de la « frénésie sécuritaire » seront analysés.

Le premier processus est celui dit de dramatisation qui serait inspiré d'un modèle étasunien. Par une stratégie qui a fait ses preuves aux États-Unis, le gouvernement contrôle par la peur et permet